

Les écrivains «archéologues» de la mémoire en quête de l'identité (Patrick Modiano, Jean-Luc Coatalem)

Mzago Dokhtourichvili
Professeure émérite, Université d'État Ilia
(Géorgie)

Abstract:

Literary history knows a countless list of the writers who explore their memory, the history of their ancestry, not to mention Marcel Proust, James Joyce or even closer to our time, Georges Perec, Le Clézio, Romain Gary, etc., whose mode of writing is described as the archeology of memory.

What archeology and literature have in common is that they both explore historical memory. The difference is that the characteristic of literature is to combine reality and fiction. Thus, the novels of the writers under discussion – *Dora Bruder* by Patrick Modiano and *La part du fils* by Jean-Luc Coatalem – reveal the mixture of reality and fiction, since as Modiano asserts, "Imaginary can say something about reality [...] we can reveal through the writing a kind of intuition of what the reality could present". What can be observed as the common feature of the writings of these two authors is that they are both interested in characters who disappear in their destiny, that determines the choice of themes that run through their texts and that can be summed up in a single word: *missing* that even determines the originality of their style. Both authors show themselves as true archaeologists of memory in sense of finding and preserving the slightest document which relates to the time of Occupation, so insignificant at first glance, in order to gather information about the missing characters. As a result, two texts under discussion deal with the eternal problems of identity in terms of family relationship and values with the theme of the "disgust" of war that tears human lives apart. Also, we decided to analyze these two texts from the point of view of searching for identity to show that through the search for identity of their characters, the writers actually are in search of their own identity. The features indicate that the writers under discussion are "archaeologists" of memory. Summing up the reflection of José Saramago "we present only the memory that we have" that Jean-Luc Coatalem highlights in his novel.

Keywords: Identity, Self-identity, Memory, Family Relationships, Reality

J'écris pour savoir qui je suis, pour me trouver une identité¹.

*Paol était surtout ce que je ne savais pas, ce que je ne saurais jamais,
n'apprendrais en aucun cas. Allant vers lui,
j'avais fait au mieux un peu de chemin vers moi...²*

L'histoire littéraire connaît d'innombrables exemples où les écrivains explorent leur mémoire, l'histoire de leur ascendance, pour n'en citer que Marcel Proust, James Joyce ou plus près de nous, Georges Perec, Le Clézio, Romain Gary..., le mode d'écriture que l'on qualifie d'archéologie de la mémoire.

Le commun entre l'archéologie et la littérature, c'est qu'elles effectuent une fouille de la mémoire historique. La différence consiste dans le fait que le propre de la littérature est de mêler la réalité et la fiction. Ainsi, les romans de deux écrivains de notre choix – *Dora Bruder* de Patrick Modiano et *La part du fils* de Jean-Luc Coatalem – font preuve de ce mélange de la réalité et de la fiction, puisque, comme l'affirme Modiano, "L'imaginaire peut dire quelque chose du réel [...] on peut arriver, par l'écriture, à une sorte d'intuition de ce que pouvait être le réel »³.

Ce que l'on peut observer comme le trait commun de l'écriture de ces deux écrivains, c'est qu'ils s'intéressent à des personnages qui disparaissent, à leur destinée, ce qui détermine le choix de thèmes qui sillonnent leurs textes et qui peuvent se résumer en un seul mot : le manque, et qui déterminent l'originalité de leur style, les deux se montrant comme de véritables archéologues de la mémoire, relevant et conservant le moindre document, qui relate l'époque de l'Occupation, insignifiant au premier abord, afin de réunir des informations à propos des personnages disparus. De ce fait, les deux textes portent sur les problèmes éternels de l'identité, sur les rapports et les valeurs familiaux, sur les «dégueulasseries » de la guerre qui déchirent les vies humaines.

Aussi, pour notre article, avons-nous décidé d'analyser ces deux textes du point de vue d'une quête identitaire pour montrer qu'à travers la quête

¹ Cité in Nadia Butaud, *Patrick Modiano*, Paris, CULTUREFRANCE, p. 73.

² Jean-Luc Coatalem, *La part du fils*, Paris, Stock, 2019, p. 236.

³ Interview accordée à Maryline Heck, publiée dans *Mensuel* N° 490, octobre 2014.

de l'identité de leurs personnages, les écrivains sont à la recherche de leur propre identité. Ils rejoignent ainsi les écrivains «archéologues» de la mémoire, partageant la réflexion de José Saramago «Nous ne sommes que la mémoire que nous avons» que Jean-Luc Coatalem met en exergue à son roman.

En effet, à la manière des archéologues, les deux écrivains reconstituent les histoires et non pas une histoire, même s'ils consacrent leurs romans respectifs aux personnages disparus lors de l'Occupation – Dora, un personnage tout à fait inconnu, et Paol, le grand-père de l'écrivain narrateur, qu'il n'a pas connu, mais ce qu'il y a de commun entre les deux auteurs, c'est qu'à travers cette quête, ils explorent leurs propres liens familiaux.

Pour Modiano, l'intérêt pour l'Occupation est lié à l'histoire de son père, qu'il représente via l'histoire de ses personnages, plus particulièrement dans ses trois premiers romans¹, ainsi que dans *Dora Bruder* (1996), l'objet de notre analyse.

Pour Coatalem, qui est né plus tard encore que son confrère, l'intérêt pour cette période s'explique par le mystère de l'arrestation et l'exécution de son grand-père qu'il n'a pas connu et dont les membres de sa famille – sa grand-mère, son père, son oncle – n'ont jamais voulu parler.

Ainsi, les deux auteurs s'intéressent à des personnages qui disparaissent, à leur destinée, ce qui détermine l'originalité de leur style, les deux se montrent comme de véritables archéologues de la mémoire, relevant et conservant le moindre document, qui relate l'époque de l'Occupation, insignifiant au premier abord, afin de réunir des informations à propos des personnages disparus. Certaines pages sont travaillées de façon à sembler être écrites par un détective ou par un historiographe. C'est ce style qui est caractéristique plus particulièrement pour le roman «documentaire» de Patrick Modiano *Dora Bruder*, écrit en 1996. Et dans chaque épisode qui parle de la période de l'Occupation, c'est une partie de la vie du père de l'auteur qui apparaît, puisqu'à la recherche de l'identité de ses personnages, c'est à la recherche de son identité – via celle de son père – qu'il part.

De même, le roman de Jean-Luc Coatalem est traversé par une quête identitaire, l'auteur essayant de montrer qu'à travers la quête de l'identité de

¹ *La Place de l'Étoile* (1968, prix Roger Nimier et prix Fénelon), *La ronde de nuit* (1969), *Les Boulevards de ceinture* (1972, Grand prix du roman de l'Académie française).

son personnage principal, son grand-père, il est à la recherche de sa propre identité.

Un autre point commun de l'écriture de ces écrivains, c'est qu'ils entreprennent leur recherche après des dizaines d'années de la disparition de leurs personnages: Patrick Modiano – après une cinquantaine d'années, lui-même étant né vers la fin de la Deuxième Guerre mondiale, en 1945, de même, Jean-Luc Coatalem décide de reconstituer l'histoire de la disparition de son grand-père soixante-dix ans après.

Au fil de ses recherches, Patrick Modiano établit des correspondances entre lui-même, la jeunesse de son père, juif également, qui a vécu à la même époque que Dora Bruder, dont il restitue le destin. Et dans chaque épisode qui parle de cette période, c'est une partie de la vie de son père qui apparaît.

De même, Jean-Luc Coatalem, le petit-fils, qui veut connaître le mystère qui entoure l'arrestation et la déportation de son grand-père, met 10 ans à recueillir les informations sur le pourquoi de l'arrestation et la fin tragique de son grand-père, pour connaître également les raisons pour lesquelles son père et sa grand-mère «font alliance sur le silence», ce silence inconcevable, pour affirmer qu'«Allant vers lui, [il] avai[t] fait au mieux un peu de chemin vers [soi]» (23).

Nous nous intéressons également au style, aux particularités narratives et à la part de la fiction dans les deux textes, tout en reconnaissant que la frontière entre le monde réel et le monde fictif est souvent floue.

Les années de l'occupation, toutes les atrocités liées à la guerre, ne sont pas décrites par Patrick Modiano avec un vocabulaire suscitant une émotion chez les lecteurs. C'est juste l'évocation des endroits (Vélodrome d'hiver, le camp de Gurs...) qui créent l'image de ces atrocités:

On vous classe dans des catégories bizarres dont vous n'avez jamais entendu parler et qui ne correspondent pas à ce que vous êtes réellement. On vous convoque. On vous interne. Vous aimeriez bien comprendre pourquoi ». (25)

Suivre la trace de Dora Bruder, c'est aussi suivre la vie de son père sous l'Occupation, et puis la faculté de la mémoire de se souvenir des événements qui datent de 55 ans (le livre s'écrit, comme nous venons de le signaler, en 1996, 55 années après la disparition de Dora).

Ce mois de février, le soir de l'entrée en vigueur de l'ordonnance allemande, mon père avait été pris dans une rafle, aux Champs-Élysées. Des inspecteurs de la Police des questions juives avaient bloqué les accès d'un restaurant de la rue de Malignan où il dînait avec une amie. Ils avaient demandé leurs papiers à tous les clients. Mon père n'en avait pas sur lui. Ils l'avaient embarqué dans le panier à salade qui l'emmenait des Champs-Élysées à la rue Greffulhe, siège de la Police des questions juives..., [d'où] il avait réussi à s'enfuir, profitant d'une minuterie éteinte, au moment où il redescendait l'escalier et où il allait être mené au Dépôt. (68)

À la différence d'un récit documentaire de Patrick Modiano qui accorde une grande importance aux détails qui est une technique très prisée du romancier, Jean-Luc Coatalem donne des images littéraires saturées de différents procédés de style, tout en décrivant toutes les scènes comme s'il les avait vécues. Nous rapportons à titre d'exemple cette description du départ du convoi des déportés vers le camp de Compiègne avec l'utilisation de la synonymie ascendante qui crée un effet impressionnant :

Sur les flancs du wagon, des mains tambourinent en signe de protestation, mais ce bruit qui aurait voulu enfler comme le tonnerre, saturer le train, se propager, se répandre dans les rues, couler sur les boulevards, le port, ce bruit d'alerte, de peur et de désespoir, s'il avait pu donner des remords aux cheminots, n'empêchera pas que le convoi parte à l'heure, qu'il file sur Landerneau, Rennes et Paris, que son «chargement » rejoigne la gare Montparnasse, le camp de Compiègne où les hommes seront fichés et numérotés. (28)

Selon Umberto Eco, «le grand roman est celui, dont l'auteur sait exactement où accélérer, où freiner, comment utiliser ce moyen dans le cadre du rythme unique du roman»¹. À notre sens, l'alternance du rythme ralenti exprimé par de longues phrases bien rythmées et du rythme accéléré, exprimé par des phrases courtes, nominales dans la plupart des cas, que l'on peut

¹ უმბერტო ეკო, (2012). *ვარდის სახელი*. ბოლოთქმა „ვარდის სახელისათვის“ 1983. თბილისი, გამომცემლობა დიოგენე, გვ. 715 (Umberto Eco, *Le Nom de la rose*. Apostille au «Nom de la rose» 1983. Tbilissi, Édition Diogène, p. 715).

observer dans les deux romans de notre analyse, représente une particularité stylistique des deux textes. Ainsi, l'écriture de Patrick Modiano est considérée imperméable à des courants littéraires et des esthétiques particuliers, même si certains critiques trouvent une certaine similitude entre son style et celui de Marguerite Duras. On peut observer la même similitude entre le style de Marguerite Duras et celui de Jean-Luc Coatalem.

En effet, la particularité du style de Coatalem est l'alternance de phrases courtes et des phrases longues qui peuvent se développer parfois sur toute une page. Pour décrire le parcours de son grand-père Paol, il choisit des phrases courtes, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'il ne l'a pas connu et son histoire se déroule devant nos yeux d'une vitesse qui caractérise la structure du texte représentant l'enchaînement des phrases courtes, contenant chacune une information importante concise qu'il développera par la suite tout au long du roman :

Paol est né en 1894, à Brest. Il vient d'une famille finistérienne où les hommes sont généralement employés à l'Arsenal, la base militaire et navale. Il a fait la Première Guerre. Il a épousé Jeanne. Trois enfants, Lucie, Ronan et Pierre, mon père. Officier de réserve, il a été muté en Indochine, dont il est rentré en 1930. Dans le civil, il a travaillé ensuite pour une imprimerie et dans une entreprise de construction. Puis, comme la plupart des Français, il a été mobilisé de nouveau, en 1939, au grade de lieutenant. (15)

Ce qu'il sait de son grand-père, c'est qu'il fut arrêté par le Gestapo le 1^{er} septembre 1943, sans que la famille en ait appris les motifs. Mais à Kergat, son nom est inscrit sur la liste des victimes de la guerre dans la nef de l'église. Ce qui est époustouflant, c'est qu'au cimetière, «il est gravé en lettres dorées sur le caveau familial qui ne le contient pas » (29).

De même, Patrick Modiano qui, en fréquentant les lieux, les hôtels, les squares, les quartiers et arrondissements de Paris, n'ayant pas pu, malgré tous les efforts déployés, recueillir assez d'informations, fait des suppositions sur l'enfance de Dora Bruder (et c'est là que l'on peut discerner les éléments de la fiction qui caractérisent tout œuvre littéraire même quand celle-ci est qualifiée de documentaire). Il fait des suppositions en affirmant que les romanciers ont «un don de voyance...», don qui «fait partie du métier: les efforts d'imagination, nécessaires à ce métier, le besoin de fixer son esprit

sur des points de détail – et cela de manière obsessionnelle – pour ne pas perdre le fil et se laisser à aller à sa paraisse –, toute cette tension», que l'écrivain qualifie de «gymnastique cérébrale» (52-53). Ainsi, il reconnaît d'être «hanté de l'extrême précision de détails» (53). Un trait stylistique caractéristique de ses romans, comme nous venons de le dire.

À la recherche de traces de Dora Bruder, Patrick Modiano essaie de profiter de toute rencontre, de tout contact hasardeux pour obtenir un renseignement de plus, en constatant: «Il y a ainsi des hasards, des rencontres, des coïncidences que l'on ignorera toujours...» (135). Il pense que même Jean Genet, interné lui aussi à la Prison des Tourelles en 1943, aurait pu croiser Dora Bruder.

C'est ce que l'on observe dans le roman de Jean-Luc Coatalem où il mêle adroitement les faits réels et la fiction, fruit de son imagination, en essayant de restituer l'histoire de son grand-père depuis la Première Guerre mondiale jusqu'à sa disparition lors de la Seconde Guerre, en 1943.

Les descriptions des combats avec la participation de Paol à la Première Guerre mondiale sont faites dans un style cinématographique à tel point que l'on a l'impression de suivre les combats et toutes les atrocités qu'ils entraînent se dérouler devant nos yeux :

On est le 4 juin 1916, à Fleury-devant-Douaumont, dans les vestiges de la forêt, où la bataille bat son plein depuis quatre mois. Le village sera pris et repris seize fois de suite. Bientôt, sous les milliers d'obus et l'utilisation des gaz, Fleury, en dépit de sa résistance, sera anéanti. Sur certains secteurs, il fallait cinquante pourcent de pertes pour être relevé, et ça recommençait pour eux au-delà du dégoût et de la pitié, de ces tulipes énormes de feu et de fer qui soulevaient le sol, des gars défigurés par les shrapnels, des morts partout, des mourants laissés dans les barbelés... (60-61).

Après cette épouvantable description des scènes cauchemaresques, l'auteur fait une conclusion bouleversante ; «Une histoire banale de soldat français. Paol n'a que vingt-cinq ans, Paul a déjà mille ans » (66).

Revenu sain et sauf de la guerre et ayant repris ses activités dans le civil, il aura, nous dit l'auteur, «son opinion sur la peur, la mort, et entre les deux, ce qu'est la viande humaine sous un déluge de fer ou dans les volutes de l'ypérite» (65-66).

C'est la vie de Dora avant sa disparition qui intéresse plus particulièrement Patrick Modiano, puisque, une fois la date de sa déportation, avec son père, au camp d'Auschwitz – 18 septembre 1942 – établie, où ils seront rejoints par la mère de Dora le 11 février 1943, il ne nous dit pas quelle allait être la fin de cette histoire, puisque tout le monde connaît bien le sort de tous les déportés dans ce camp. Si cette fin peut avoir quelque chose de « positif », c'est que Dora a pu y retrouver ses parents pour partager avec eux une fin tragique.

Une maîtrise de l'écriture littéraire exceptionnelle de Jean-Luc Coatalem rend l'histoire pénible de son grand-père impressionnante et entraîne le lecteur dans cette quête minutieuse et inlassable dans l'espoir que même les menus détails l'aideront à reconstituer cette histoire énigmatique de l'arrestation et la déportation du grand-père, tout en découvrant l'histoire d'autres membres de sa famille qu'eux-mêmes ne veulent pas dévoiler.

Comme se le rappelle l'écrivain narrateur, dans la famille, on ne parlait jamais de la disparition de Paol, même de sa vie d'avant l'arrestation. Les bribes qui apparaissaient dans les conversations « menaient toutes au gouffre de l'Allemagne nazie » (23). On avait même soustrait aux petits-enfants l'album de photos.

Alors, à ce silence familial, Jean-Luc Coatalem a opposé une enquête dont le tâtonnement et l'absolu bouleversent. Cette enquête le mènera des archives départementales à des interlocuteurs inattendus, et jusqu'aux camps de Dora et Bergen-Belsen, où mourut Paol.

À travers la quête et la reconstitution de l'histoire de son grand-père, l'auteur brosse la biographie de son père, de son oncle, de sa tante et de sa grand-mère ; nous fait connaître sa contrée, le paysage aussi austère que les caractères des gens qui l'habitent.

Ainsi, l'auteur imagine la souffrance de son père, Pierre, auquel il avait fallu « être ce fils courageux qui dut porter le poids de l'absence sur ses épaules, grandir quand même, et que les heures de la Libération ne libéreront pas, creusé par ce gouffre, au final le constituant, sans soupçonner que la souffrance serait un jour, pour moi, son aîné, un appel » (32). Le silence de son père deviendra pour lui un appel auquel il se fixe comme objectif, je dirais même, obligation, de répondre.

L'auteur veut trouver des réponses aux questions qui surgissent au fur et à mesure qu'il essaie de trouver une réponse claire à toute la première : pour quelle raison son grand-père a-t-il été pris et jeté en prison de Ponta-

niou en septembre 1943, était-elle liée au fait que son fils aîné Ronan, encore mineur, avait rallié l'Angleterre, puisqu'il fut arrêté juste après le départ de celui-ci. Aussi se demande-t-il si c'était un «pur hasard, coïncidence ou répercussion». «Une lettre scélérate l'accuse et le foudroie – comme une balle invisible. Son sort est joué » (70).

C'est bien des années après la mort de Jeanne, sa grand-mère, qu'il découvre deux albums qui l'aident un peu à remonter le temps et à partir de quelques clichés qu'il avait doublés «en catimini», il reconstruira le parcours de son grand-père, l'histoire imaginaire de sa famille. Tout en s'interrogeant sur ses goûts et ses envies, en examinant une des rares photos de lui, il se demande si lui-même, il tenait de son grand-père, s'il avait de cette figure quelques traits, des habitudes, des gestes familiers, s'il était un peu lui et son grand-père un peu déjà son petit-fils. Si lui aussi avait la même manie de cloisonnement, la même propension au silence (39). Ainsi, il cherche son propre caractère, ses goûts, ses aspirations dans ceux de son grand-père.

En essayant de fouiller le passé de sa famille, celui de son grand-père, il se dit «Un petit-fils devenu archéologue » (42).

Si les photos de l'album l'aident à reconstituer l'histoire de Paol avant 1939, toutes les descriptions de son état après l'arrestation, ses premières interrogations à la prison à Brest, ses déplacements de camp en camp qu'il allait découvrir un à un (Buchenwald, Dora et Bergen-Belsen) est une pure fiction, fruit de son imagination, mais nourries par les descriptions des camps de concentration nazis.

L'auteur pense que son père aurait pu l'« aiguiller » ou qu'il accepterait, lui aussi, «ce travail de mémoire» (95). Or, «le silence était son deuil. Impossible d'approcher, de tourner autour, d'en parler de manière intelligible. Pierre coupait court, éludait, rechignait. Faisait barrage » (96).

Et le narrateur, ne possédant pas d'autres sources, d'autres faits et lieux, d'autres mots, se sent complètement déboussolé, comme dépossédé de soi-même. «Car, dit-il, ce qui avait bouleversé mon père me faisait souffrir à mon tour, c'était devenu mon héritage, ma part». Il est convaincu que «ne rien tenter de savoir, serait les abandonner les uns et les autres, et se perdre à son tour». Et ici, le concept clé de manque revient toujours. Il pense qu'à cause de ce manque, il n'arriverait jamais «à se saisir en entier» (96-97).

Ici aussi, on peut faire le parallèle entre les deux textes et les efforts que les deux auteurs déploient pour restituer la vie de leurs personnages disparus.

Ainsi, les efforts que Patrick Modiano a déployés pour reconstituer la vie de Dora avant sa disparition, lui auront fait «écrire deux cents pages », mais ce ne sera que, comme il le dit, «pour capter, inconsciemment, un vague reflet de la réalité» (54).

Au début du roman, Patrick Modiano écrit : «On se dit qu’au moins les lieux gardent une légère empreinte des personnes qui les ont habités. Empreinte: marque en creux ou en relief. Pour Ernest et Cécile Bruder, pour Dora, je dirai: en creux. J’ai ressenti une impression d’absence et de vide, chaque fois que je me suis trouvé dans un endroit où ils avaient vécu » (29).

18 ans après la publication du roman, ce sentiment d’absence, de vide, de creux liés à Dora Bruder doit disparaître le 1^{er} juin 2015 (la journée internationale de l’enfant), le jour où il y a eu un fait exceptionnelle en littérature. Sur l’initiative du maire de Paris, Mme Anne Hidalgo, Dora Bruder a été inscrite dans la géographie parisienne. En effet, dans le XIII^e arrondissement de Paris, entre la rue Leibniz et la rue Belliard, là où la famille Bruder avait vécu, on a inauguré, en présence de l’auteur, la Promenade Dora Bruder, c’est aussi en souvenir des victimes de la collaboration et de la barbarie nazie, en souvenir des enfants aux noms polonais, russes, roumains auxquels «on avait imposé des étoiles jaunes, et qui étaient si parisiens qu’ils se confondaient avec les façades des immeubles, les trottoirs, les infinies nuances de gris qui n’existent qu’à Paris» et qui parlaient comme Dora Bruder, «avec l’accent de Paris, en employant des mots d’argot dont Jean Genet avait senti la tendresse attristée» (139).

Quant à Jean-Luc Coatalem, vers la fin de son roman, il nous fait visiter les galeries des camps de concentration, plus particulièrement celles de DORA¹ où son grand-père, avec des milliers de déportés, a travaillé à la construction d’une usine qui devait produire «douze milles fusées, cent unités par jour, pour inverser le cours de la guerre» (226), et où il a trouvé la mort, dont la description est faite dans un style qui bouleverse le lecteur et le fait revivre ce martyr que les détenus avaient subi.

¹ On imaginerait, écrit l’auteur, un prénom de femme, le diminutif de Théodora. Ou celui d’un chat, affectueux et tendre. Si certains ont affirmé qu’il s’agissait d’une fillette [aurait-il en vue le personnage du roman de Patrick Modiano ? – M.D.], selon Fritz Sauckel, l’ordonnateur des déportations, la réalité est banale, c’est l’acronyme de Deutsche Organisation Reichs Arbeit (223).

Et pour conclure, les deux romans nous font réfléchir à cette part de nous-mêmes que l'on peut trouver dans la vie et l'expérience de nos parents et grands-parents, de nos ancêtres, que nous héritons d'eux, pour comprendre notre identité.

La description des atrocités ou, selon Jean-Luc Coatalem, des «dégueu-lasseries» (173) de la guerre qui font couper les liens familiaux, redonnent à ces deux romans plus d'émotivité et on pourrait dire même de l'actualité aussi vu la guerre menée en Ukraine par Putine, le Tamerlan et l'Hitler du 21^e siècle. La Géorgie en 2008, une partie de l'Ukraine, la Crimée en 2014 et l'Ukraine en entier depuis le 24 février de 2022, connaissent des histoires tragiques de beaucoup de familles déchirées par les atrocités de la guerre. Ce sont donc encore deux textes littéraires parmi tant d'autres qui nous mettent en garde pour que le monde évite le déchirement provoqué par les conflits militaires.

Références:

- Butaud, N. (2008). *Patrick Modiano*. Paris: CulturesFrance.
- Coatalem, J.-L. (2019). *La part du fils*. Paris: Stock.
- Eco, U. (2012). *ვარდის სახელი* [*Le Nom de la rose*] (K. Tskhadadzé, Trans.). *ბოლოთქმა „ვარდის სახელისათვის“ 1983*. [*Apostille au «Nom de la rose» 1983*]. თბილისი: დიოგენე.
- Heck, M. (2014, October). Entretien avec Patrick Modiano. *Mensuel*, 490.
- Modiano, P. (1999). *Dora Bruder*. Paris: Gallimard.